

La SOCIOLOGIE

pas à pas

- ▶ Auteurs incontournables
- ▶ Méthode
- ▶ Applications
- ▶ Entraînement



Jean-Michel MORIN



Introduction

Quatorze auteurs sur deux siècles

En physique-chimie, les auteurs sont oubliés au bénéfice des résultats. Bien sûr, quelques noms subsistent. On retient Newton ou Einstein. En littérature, on se souvient plus volontiers des grands auteurs : Balzac, Dickens, Dostoïevski. À cet égard, la sociologie reste très littéraire, malgré son ambition scientifique. Le cumul des résultats permet certes une avancée des connaissances. Toutefois, la mémoire des grands auteurs qui jalonnent le parcours reste vive. Il y a là une sorte de reconnaissance envers ces géants. Ils nous permettent de voir plus loin, lorsque nous nous juchons sur leurs épaules.

L'exercice est alors de retenir une quinzaine de noms pour bâtir un programme ou proposer, ici, un manuel de sociologie. Prenons quelques exemples de compromis réalisés.

- Raymond Aron, en 1967, dans *Les étapes de la pensée sociologique* (les références sont en fin d'ouvrage), propose des portraits détaillés pour sept noms : quatre fondateurs, Montesquieu, Comte, Marx, Tocqueville, et trois classiques de la « génération du tournant du XX^e siècle », Durkheim, Pareto, Weber. Les six plus récents sont retenus ici de manière beaucoup plus résumée. Cela fait abandonner Montesquieu. Mais il faut ajouter les contributions de nouvelles générations. Celles qui nous mènent jusqu'au tournant du XXI^e siècle, cette fois.
- Michel Dubois, en 1993, déjà chez Ellipses, rejoint de près la sélection de Aron, dans *Les fondateurs de la pensée sociologique*. Il retient sept « portraits » à nouveau, en préférant Simmel à Montesquieu. L'exercice lui paraît tellement cruel qu'il publie un second tome, de rattrapage, toujours chez Ellipses : *Sociologies de l'envers*. Il propose de renouer avec des sociologues oubliés. Ceux qui passent moins facilement à la postérité sont : Le Play, Spencer, Tarde, Troeltsch, Mead, Mosca. Il est regrettable de ne pouvoir se livrer à ce rattrapage ici. Il y a déjà trop d'auteurs vénérables à ajouter pour la période récente. Pour la période plus ancienne, la hiérarchie établie a sa solidité.
- Bernard Valade, en 1996, dans son *Introduction aux sciences sociales*, suit un fil qui va de l'Antiquité à la période récente. Pour lui, la sociologie va de Aristote à Boudon. Avec érudition, il retrace cette saga de longue durée de la sociologie. Il rend justice à des auteurs sous-estimés : par exemple Condorcet, sur l'agrégation des préférences individuelles pour faire émerger des choix collectifs. À le lire, avec l'évocation de cette profusion d'auteurs, on s'aperçoit d'un mécanisme, moins perçu, sur le progrès scientifique. Nous sommes certes sur les épaules de quelques grands auteurs. Mais les grands auteurs eux-mêmes ont bénéficié de

l'apport de multiples auteurs moins connus. En définitive, nous sommes juchés sur les épaules d'une multitude d'auteurs, moyens ou grands. Pour autant, on ne retient ici que les plus grands.

- Annie Devinant, en 1999, dans *Les grands courants de la pensée sociologique par les textes*, s'efforce de retenir de nombreuses contributions majeures, en distinguant deux périodes : avant 1945 (tome I) et après (tome II). Comme il s'agit de proposer une anthologie, chaque fois une courte notice biographique précède la publication d'extraits de textes. Cela permet de lire directement soixante et onze auteurs majeurs, modernes (XVIII^e et XIX^e siècle) et contemporains (XX^e siècle).
- Michel Riutort, en 2020, dans *Les classiques de la sociologie*, veut réduire la liste, en équilibrant entre modernes et contemporains. Pour la période d'avant 1945, il retient trois incontournables : Durkheim, Weber, Simmel. Pour la période récente, il propose cinq grands : Merton, Goffman, Bourdieu, Boudon, Elias.

Aménageons ce choix solide. Nous renvoyons à sa remarquable notice sur Goffman mais nous présenterons plutôt Howard Becker, autre illustre représentant de l'interactionnisme. Ajoutons Crozier sur l'analyse stratégique de l'acteur dans le système, ainsi que Peter Berger sur la construction sociale de la réalité. Il manquera encore : Coleman, Hirschman, Lazarsfeld, Michels, Olson, Simon ; voire Schelling, que même Annie Devinant n'avait pas retenu.

Voici comment nous arrivons à cette liste de quatorze noms, après bien des tergiversations. Par ordre chronologique de date de naissance, suivent donc : Comte, Tocqueville, Marx, Pareto, Durkheim, Simmel, Weber, Elias, Merton, Crozier, Becker, Berger, Bourdieu, Boudon. Cela fait sept fondateurs, jusqu'à Weber, et sept contemporains, à partir d'Elias. Il y a six Français, quatre Allemands, trois Américains et un Italien. Les Européens sont sur-représentés, surtout les Français. C'est un biais assumé. Pour un manuel de base, nous laissons par exemple Coleman, dont l'important : *Foundations of Social Theory*, de presque mille pages, n'est pas traduit en français. Tous les auteurs retenus ici écrivent en français ou sont traduits. Leurs œuvres sont accessibles en bibliothèques, librairies ou même sur certains sites Internet. Leurs livres les plus célèbres sont souvent en collections de poche (cf. bibliographie, en fin d'ouvrage).

Pour chaque auteur, une séquence en quatre temps est suivie : vie, œuvre, méthode, réception.

- *Vie* : Quelques repères biographiques permettent de donner aussi le contexte historique. Ce n'est pas la même chose d'analyser les sociétés après la Révolution française (Tocqueville, Marx) ou à l'ère du numérique et des réseaux sociaux (Elias, Berger).

- *Œuvre* : Quelques grands livres sont reliés entre eux. On cherche moins une cohérence forcée, relue après. L'idée est surtout de relever les « pépites » qui font que l'auteur est encore intéressant aujourd'hui.
- *Méthode* : Une ou deux contributions majeures sont présentées. Cela permet de se rendre compte de la façon de travailler du sociologue. Il aborde de grands problèmes sociaux. Mais il passe par des enquêtes, pour étayer les réponses avec des preuves empiriques.
- *Réception* : Ces auteurs sont connus mais la lecture que l'on fait de leurs contributions évolue. En outre, des controverses restent parfois intenses à leurs sujets : Marx doit-il être ramené aux « marxistes » qui se réclament de lui ? Bourdieu et Boudon disent-ils toujours le contraire l'un de l'autre ?

■ COMTE (1798-1857)

■ Vie

Auguste Comte naît à Montpellier en 1798 et meurt à Paris en 1857 à moins de soixante ans. Entré très jeune à Polytechnique, il est ensuite secrétaire de Saint-Simon quelques années. Son mentor l'influence et l'aide à publier ses premiers travaux. Saint-Simon est un industrialiste qui annonce que l'on va « remplacer le gouvernement des hommes par l'administration des choses ». C'est aussi lui qui a des pages célèbres, suivant lesquelles un pays peut plus facilement se passer des politiques ou des communicants que des savants, des artisans ou des artistes, bref des producteurs. Le jeune Comte va reprendre cet hymne à l'utilité des savants et ces vœux d'avènement d'une société bien organisée et productive.

Deux éléments marquent sa vie. Le premier est très personnel, le second plus politique. Le premier concerne sa vie sentimentale. En 1844, à quarante-six ans, il rencontre Clothilde de Vaux, l'amour de sa vie. Mais celle-ci meurt deux ans après. L'intensité de cette rencontre puis la profondeur de son chagrin provoquent une véritable rupture, y compris dans son œuvre. Beaucoup remarquent que c'est après la mort de Clothilde que ses écrits deviennent mystiques, voire exaltés. On reconnaît à peine le scientifique industrialiste des débuts.

Le second élément de contexte consiste à rappeler que cette génération, qui est aussi celle de Tocqueville et celle de Marx, traverse cette première moitié de XIX^e siècle. L'époque est marquée par une forte instabilité, politique et économique. Nous sommes à la fois aux lendemains de la Révolution française et devant une révolution industrielle. Les gens de cette génération, en France, connaissent : un empereur, Napoléon I^{er}, jusqu'en 1815 ; puis la restauration de la monarchie ; puis la révolution de 1848 avec l'instauration de la II^e République ; enfin le coup d'État de 1852 de Louis-Napoléon Bonaparte qui devient alors empereur comme son oncle. Ces oscillations politiques marquent encore plus Tocqueville et Marx, on le verra. Mais Comte en tire de son côté l'idée qu'il faut passer d'approches scientifiques à une volonté de mettre de l'ordre dans la société. Plus précisément, il faut mettre la perspective des savants au service d'une ambition de pilotage des systèmes sociaux.

Les dernières années de sa vie, il veut remplacer le calendrier des saints et des fêtes chrétiennes par celui des savants. Il cherche même à rencontrer le Général de jésuites pour lui proposer de laisser sa place, au bénéfice de l'instauration d'une grande religion de l'humanité. Certains se demandent alors ce qu'est devenu le jeune savant épris de science. Son œuvre traduit pourtant plus une continuité que le résumé de sa vie en deux époques ne le suggère.

■ Œuvre

Deux monuments jalonnent l'œuvre d'Auguste Comte. D'abord, son *Cours de philosophie positive*, composé de leçons, qu'il publie de 1830 à 1842. Ensuite, son *Système de politique positive* ou *Traité de sociologie instituant la religion de l'humanité*, paru en quatre volumes, entre 1851 et 1854. Entre les deux grands ouvrages, Clothilde est morte, la révolution de 1848 est intervenue et lui a fondé la Société positiviste, cette même année.

Il faut insister sur le *Cours de philosophie positive*, plus que sur le *Système de politique positive*. Dans le *Cours*, l'auteur propose une méthode scientifique d'analyse des sociétés. C'est là qu'Auguste Comte invente le mot sociologie, en 1839. Le mot est mentionné pour la première fois dans la 47^e leçon du *Cours de philosophie positive*. Dans l'esprit de l'auteur, la sociologie est l'équivalent d'une sorte de physique sociale. Autrement dit, il convient d'appliquer à l'étude des sociétés les mêmes méthodes que celles qui servent au physicien pour étudier la nature. Bref, sciences sociales et sciences naturelles relèvent des mêmes approches. Le positivisme consiste alors à avancer en sociologie, comme les physiciens ont pu le faire dans leur domaine. Les sciences de la nature semblent comporter des résultats très solides, il faut s'inspirer d'elles. C'est ce que préconise le positivisme.

Le terrain est bien préparé, dès la première leçon du *Cours de philosophie positive*. Comte y reprend une argumentation qui l'avait fait remarquer dès 1922, à vingt-quatre ans, quand il était encore jeune secrétaire de Saint Simon. Dans cette argumentation, il énonce une « loi des trois états » de l'humanité.

Loi des trois états de l'humanité

- État théologique: religion
- État métaphysique: philosophie
- État positif: sciences

L'état théologique est celui où l'esprit humain a recours à des entités surnaturelles pour expliquer les causes premières ou finales des phénomènes. Par exemple: on sera tenté d'expliquer que la pluie tombe, à cause de l'intervention d'une puissance qui veut ainsi arroser les plantes en leur fournissant l'eau qui leur est nécessaire.

L'état métaphysique n'est pas très différent de l'état théologique, pour Comte. On remplace simplement l'entité surnaturelle par des forces abstraites, inhérentes aux êtres du monde. Mais la recherche est toujours celle des causes premières ou finales. Dans l'exemple: c'est peut-être le nuage qui a souhaité se déverser ainsi pour fournir de l'eau? L'explication conserve une cause finale, autrement

dit une intention. Celle-ci reste de fournir de l'eau. Ce qui est en cause, c'est la nature, voire le nuage, doté d'une finalité. On prête ainsi au nuage un certain but, une orientation qui le fait passer de l'être à l'acte, bref : du nébuleux à la pluie.

Le troisième état, l'état positif, va nous faire arriver dans l'avènement de la pensée scientifique, selon Comte. Là, l'esprit humain « *renonce à chercher l'origine et la destination de l'univers* ». Il se contente d'établir des lois, à partir d'observations et de raisonnements. Il faut relier des faits similaires et établir des régularités. Ainsi, il pleut quand certaines dépressions atmosphériques se produisent, formant une accumulation de nuages puis un déversement d'eau. On invoque ici des causes matérielles ou efficientes : il pleut parce que le nuage s'est formé puis s'est disloqué. Il n'est plus question de finalité : personne, dans le ciel, n'a le but arroser quoi que ce soit dans ce processus de pluie qui tombe à ce moment-là, ni le nuage lui-même, ni Dieu lui-même. En définitive, nulle intention orientée du nuage (état métaphysique), ni malin génie encore derrière (état théologique), ne sont à invoquer lorsque l'on observe ce phénomène (état positif) de pluie qui tombe. Il est non finalisé, tout en étant causé. Pour Comte, il y a un progrès à procéder ainsi. On renonce à penser que la terre ou le ciel sont animés d'intentions. On se contente d'observer les phénomènes pour reconstituer les lois qui les régissent. L'humanité passe alors progressivement de l'état théologique, à l'état métaphysique, pour aboutir à l'état positif. Il importe de hâter l'avènement de cet ultime état. C'est le plus abouti.

On comprend mieux l'architecture de l'œuvre de Comte. Dans le *Cours*, il détaille la méthode scientifique qui permet d'expliquer les phénomènes sociaux, en pratiquant une observation rigoureuse. Dans le *Système*, il s'appuie sur les lois sociales, ainsi mises à jour, pour piloter les sociétés de la manière la plus efficace possible. Bien sûr, ses élans mystiques pour bâtir une religion de l'humanité peuvent surprendre. On peut se demander si le chagrin l'égare ou s'il ne revient pas à l'état théologique qu'il croyait révolu. En fait, il n'en est rien. Dans son esprit, l'avenir doit être scientifique. L'humanité, l'homme en société, devient alors l'objet suprême d'une démarche scientifique qu'il faut garantir. L'organisation de cela prend certes la forme d'une sorte de religion, mais c'est sans Dieu, ni abstractions métaphysiques, puisque les états précédents sont révolus. L'état positif a pour équivalent des prêtres : les savants et pour message équivalent du sacré : la science, avec au sommet la sociologie. La *Société positiviste* s'organise alors un peu comme l'Église catholique, d'où la volonté de rencontrer les jésuites. Mais c'est pour remplacer les Évangiles par un *Catéchisme positiviste*, comme Saint-Simon avait rédigé auparavant un *Catéchisme des industriels*. Finalement, il s'agit bien de faire de la sociologie la science suprême qui permet ensuite d'organiser la société de manière ordonnée. De même que la physique permet un jour d'envoyer l'homme sur la Lune, par la connaissance

qu'elle fournit des lois de la gravitation, de même, la sociologie permettra d'établir un jour un ordre humain harmonieux, par la connaissance parfaite qu'elle fournit des lois du social.

■ Méthode

La méthode positiviste, préconisée avant tout dans le *Cours*, est basée sur l'observation la plus objective et quantifiée possible. En corollaire, il faut refuser d'avoir recours à des notions inobservables. On retrouve la crainte que le savant explique les phénomènes par des entités surnaturelles ou êtres trop hypothétiques. À cet effet, la physique donne le modèle à suivre dans toute science. On observe des pommes qui tombent des arbres, on mesure des poids, des vitesses, jusqu'à trouver la loi de la gravitation. Nul besoin d'avoir recours à autre chose. Il suffit de l'observation, puis des mesures, puis des raisonnements. Ceux-ci relient des causes à des effets déterminés. À 0°, l'eau gèle et à 100°, l'eau s'évapore. Elle passe ainsi du liquide au solide ou au gaz. Tout cela se produit en fonction d'une cause déterminante : ici, la température.

La transposition aux phénomènes sociaux fonctionne par analogie. Il suffit d'observer des comportements humains, de les quantifier, de trouver des liens entre eux. Au résultat, on peut espérer trouver des lois des groupes humains, comme il y a des lois de la nature. Bref, il faut « *traiter les faits sociaux comme des choses* ». Cette phrase résume toute la démarche. Elle n'est pas de Comte mais du jeune Durkheim, encore très positiviste à ses débuts, à la génération suivante, dans *Les règles de la méthode sociologique*. La société peut passer du calme à l'ébullition ou à l'état liquide, comme l'eau avec la température. Il reste juste à mesurer la cause qui peut provoquer de tels effets. Il convient alors d'inventorier ces causes et de trouver des lois. En définitive, la « loi des trois états » a ce statut de résultat scientifique. C'est de la physique sociale, autre nom de la sociologie sous la plume de Comte : l'humanité va du religieux au scientifique. C'est aussi sûr que la pomme mûre tombe de l'arbre. Rien n'arrêtera cette évolution, considérée en outre comme un progrès. Le positivisme convient bien à cette époque, industrialiste. L'invention de machines, l'utilisation de technologies, va dans le sens d'une approche du social avec la vision de l'ingénieur. Il faut trouver sur quel bouton appuyer pour piloter un système physique. L'idée est qu'il en va de même pour les systèmes sociaux.

■ Réception

Le positivisme de Comte suscite un fort enthousiasme. Certains de ses disciples gommant l'aspect mystique de ses derniers écrits. Tous mettent en valeur cette méthode scientifique, qui consiste à appliquer les démarches du physicien à l'étude du social. Certains rêvent en outre de pouvoir piloter des systèmes sociaux, une fois la connaissance des lois du social fournies. La statue d'Auguste Comte à

Paris est place de la Sorbonne. C'est peut-être moins prestigieux que d'être dans la cour d'honneur de la Sorbonne, comme Pasteur pour les sciences ou Hugo pour les lettres. Mais, pour quelqu'un qui a donné son nom à une discipline qui prétend couronner toutes les connaissances, c'est déjà une belle consécration. À l'international, la devise du Brésil : « ordre et progrès » est une citation d'Auguste Comte. On retrouve bien ses idées de connaître les lois humaines pour piloter les sociétés.

Les détracteurs viennent d'abord de théologiens, peu flattés d'être rangés dans un état théologique, voué à disparaître. Encore au XX^e siècle, le grand jésuite Henri de Lubac passe une grande partie d'un de ses livres, *Le drame de l'humanisme athée*, 1959, à réfuter Auguste Comte. Certains formulent une remarque ironique. Comte est un cas unique de « catholicisme sans christianisme ». Il est fréquent que des gens aiment le Christ mais pas l'Église. Il est très rare que quelqu'un aime l'Église mais pas le Christ. C'est le cas de Comte, qui veut organiser l'humanité des savants sur le modèle de l'Église, mais en remplaçant les Évangiles du Christ par la science. Plus récemment, un des chefs de file de la *Radical Orthodoxy*, John Milbank, continue les controverses avec Comte, sur la place du surnaturel dans les explications scientifiques, dans son livre de 1990, *Théologie et théorie sociale*.

En sociologie, il y a une reconnaissance corporatiste, accordée à l'inventeur du mot sociologie. Il y a aussi un engouement fort aux générations suivantes, comme on va le voir avec Durkheim. Plus le monde devient technologique, plus les démarches par observation stricte et quantification généralisées sont valorisées, y compris dans le domaine social. À la limite, l'engouement pour Comte est peut-être freiné par l'arrivée de Marx. Ce dernier dit parfois des choses proches, sur les lois de l'histoire et la recherche de causes matérielles. Pour autant, son succès planétaire estompe l'audience de Comte. La promotion des travailleurs prolétaires révolutionnaires l'emporte alors sur l'apologie des savants qui piloteraient l'ordre social.

Certains sociologues vont réfuter Comte et le positivisme sur la méthode elle-même. Il s'agit de toute l'école dite de la sociologie compréhensive, qui va de Weber à Boudon. Ils utilisent deux arguments principaux.

- Premier argument, les comportements humains ne s'analysent pas comme des réactions physiques ou chimiques. C'était un progrès de considérer qu'il n'y a pas de causes finales dans la nature, en cherchant plutôt des causes efficientes. Encore une fois, le nuage ne livre pas de la pluie « en vue de » arroser les plantes. Il le fait « parce que » l'atmosphère condense des quantités d'eau qui vont aboutir à des précipitations. Mais c'est une régression scientifique de procéder de la sorte avec l'action humaine. Là, il y a justement des causes finales ou des intentions à chercher : le « en vue de ». En revanche, il ne faut pas abuser des causes matérielles